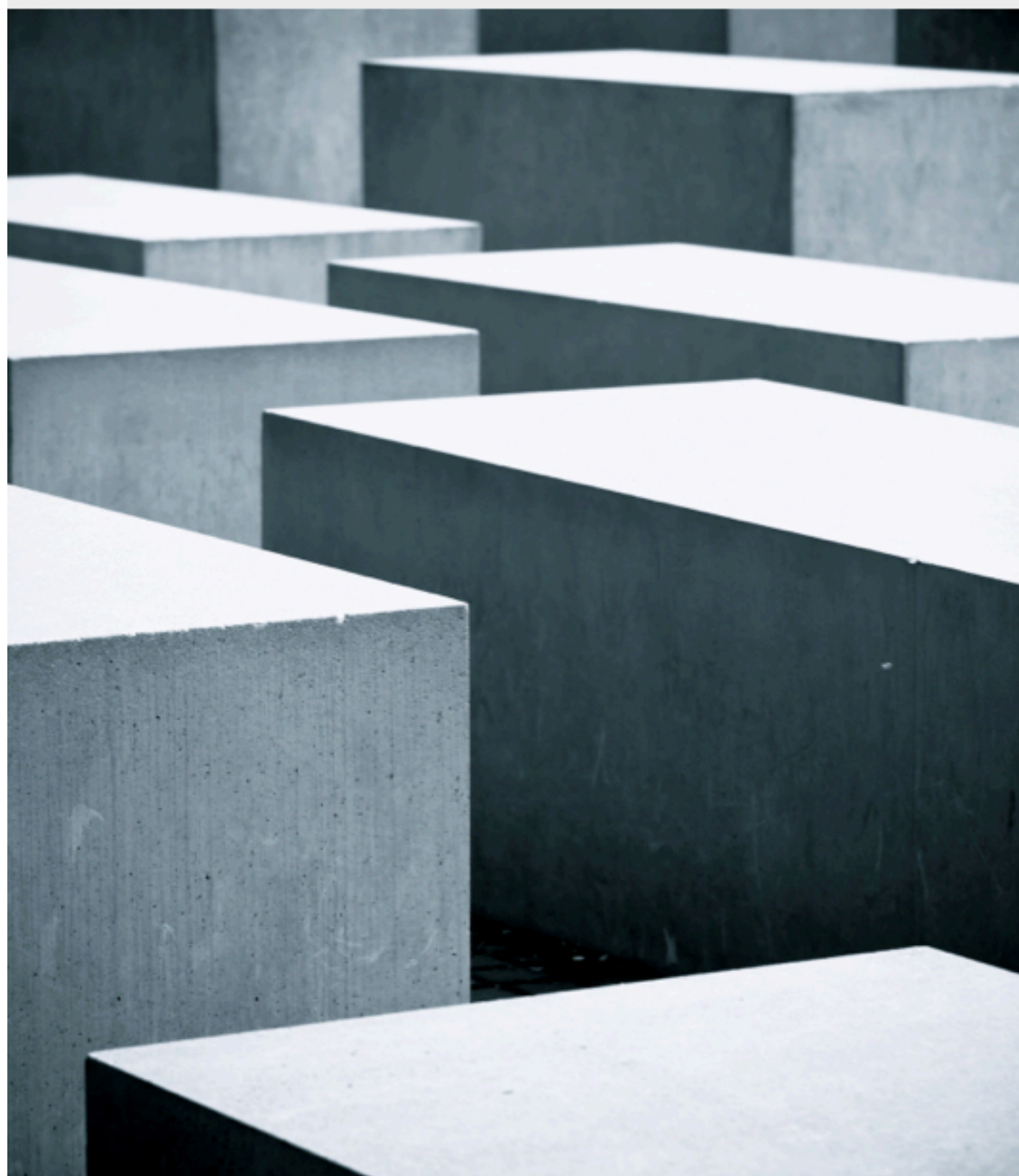


# Antoine Bello

En fuite



Antoine Bello

# En fuite

## Présentation de l'auteur

Écrit en 1992 ou 1993, *En fuite* forme un diptyque avec *Reclus*. Dans le premier texte, un homme fuit. Dans le second, il se cache. Il n'est pas interdit d'imaginer qu'il s'agit du même homme, à des stades différents de sa vie.

Je ne me rappelle plus quelle nouvelle a précédé l'autre. Les deux trahissent en tout cas l'influence des maîtres sud-américains – Cortázar plus encore que Borges.

## En fuite

Je sais bien que la police diffuse partout mon signalement, qu'elle dresse des barrages sur les routes, qu'elle guette aux postes-frontières. J'ai des yeux pour voir et ne perds rien des déploiements de gendarmes, des patrouilles, des coups de filet ponctuels. Toute information est précieuse dans le combat, vieux de plusieurs années, qui m'oppose aux forces de l'ordre. La lutte sera longue mais je suis convaincu qu'elle finira par tourner à mon avantage. Encore faudrait-il que je sache ce que j'entends précisément par ces mots.

J'ai longtemps cru que l'isolement m'apporterait la sécurité. J'avais tort : la réalité est plus complexe. J'ai souvent tressailli au son d'une brindille qui craquait ou d'une porte qui grinçait. Je sais à présent que c'est au milieu de la foule que se trouve mon salut. Je recherche les rues commerçantes, les artères bondées où je n'ai qu'à me laisser porter par le flot des gens qui vaquent. Quelquefois aussi, je m'engouffre dans un cinéma. Je ramène de ma poche trois pièces de monnaie et j'entre dans la salle, sans avoir jeté un œil au programme. L'ouvreuse profite généralement de ce que je suis seul pour me donner une place dont personne ne veut, entre deux grosses femmes désœuvrées qui lèchent méthodiquement des crèmes glacées. Aussitôt que la salle est plongée dans l'obscurité, j'oblige ma voisine à se lever. Je me glisse entre les rangées de fauteuil, j'emprunte la sortie de secours et me retrouve dans la rue.

Quand je ne vais pas au cinéma, j'ai le choix entre plusieurs occupations. Une de mes favorites était la patinoire jusqu'au jour où, m'étant coupée la main sur le tranchant de la lame de mon patin, je vis couler le sang sur la glace immaculée. Alors seulement, je m'avisai que la traînée rouge permettrait de remonter jusqu'à moi. J'allai immédiatement reprendre mes affaires dans le vestiaire et je sortis, la main mal pansée avec un mouchoir, cachée sous mon manteau. Aujourd'hui, je regrette les figures parfaites, les pas irréprochables que j'exécutai sur la glace, sans un bruit.

Il m'arrive aussi d'aller au stade mais je n'ai pas d'intérêt au jeu. Je sillonne les allées des librairies, je me perds dans les docks des ports, je pousse par hasard la porte de bars aux vitrines provocantes. Les plaisanteries des marins, les chansons braillées dans des relents de gnôle détournent l'attention de moi. Seul à table, je commande un verre d'alcool que je vide d'un trait, les yeux fixés sur la grande glace du comptoir.

Le jour se passe entre le cinéma et le stade, entre la patinoire et les bars des ports. Où que j'aille, je me tais. Je n'ai que faire d'intervenir dans des querelles de matelots ou de répondre aux sollicitations des libraires. Mes allées et venues m'appartiennent. Moi seul contrôle leur déroulement, leur succession, leur confusion apparente. Je n'ai aucune prétention sociale, aussi ne me soucie-je pas

d'être vu. Il est rare que je me découvre et constamment, je ramène le bord de mon chapeau sur mes yeux. Bien qu'on me l'ait souvent demandé, je ne me suis jamais présenté. Les identités dont je m'affuble constituent autant d'habits éphémères : ils me vêtent un jour et sont jetés le soir.

La question du logement joue dans ma vie un rôle essentiel. Je suis persuadé qu'aucun hôtel n'est assez sûr pour que j'y séjourne durablement. Je n'ai pas toujours été de cet avis. En une certaine occasion, j'allai jusqu'à passer trois jours dans la même chambre. Sans que j'en distingue précisément les raisons, la face lourde du patron, le comptoir défoncé par les coups de pied des ivrognes, l'escalier au tapis usé par les ans, m'inspirèrent une relative confiance. Ce soir-là, je feignis d'avoir perdu mes papiers, payai d'avance et pris possession d'une chambre triste, meublée d'un lit, d'une table basse et d'un poste de télévision. J'y goûtai le meilleur sommeil que j'eusse pris depuis longtemps. Le matin, je sortis à huit heures me mêler aux flux des employés. Je serais sans doute resté plus longtemps dans cette pension si je n'avais pas aperçu, un soir que je rentrais après dîner, un autre locataire qui, posté en faction à sa fenêtre, scrutait la rue et les passants. J'empaquetai rapidement mes affaires et je hélai un taxi. Je me fis conduire à la gare où je retrouvai avec soulagement la cohue habituelle.

Je n'oublie jamais que je peux être pris à tout instant. Cette lucidité m'a conduit à élever la vigilance au rang d'impératif. Même si mes yeux baissés et mon chapeau enfoncé n'en donnent guère l'impression, je ne perds rien de ce qui m'entoure. J'examine par dessous les visages des promeneurs ; je lis le texte de tous les avis placardés ; j'écoute attentivement les annonces sonores qui passent dans les lieux publics. Le moindre risque, la plus légère ambiguïté me chassent sans délai. Bien sûr, ma prudence se révèle souvent excessive. Qu'importe ? Mon parti est pris ; je m'y tiendrai, quoiqu'il arrive.

D'autres fois, je préfère écarter le danger quand il est encore temps. Ainsi la semaine dernière, j'étais en train de lire le règlement de la compagnie de chemin de fer quand je sentis derrière moi la présence d'un badaud. Je reculai d'un pas pour pouvoir l'observer à mon aise. L'homme était de taille moyenne ; son physique disparaissait derrière les formes floues de son imperméable. Il s'approchait peu à peu du panneau pour lequel il manifestait un intérêt presque suspect, prenant même des notes sur un petit calepin de cuir noir. Je compris alors qu'il me surveillait et, à la réflexion, il me sembla avoir aperçu sa vague silhouette en d'autres circonstances.

L'homme se dirigea vers les toilettes. Je lui emboîtai le pas. En fait, il était difficile de dire qui suivait qui car nous nous épiions mutuellement. L'homme s'installa devant un lavabo. Il se passa les mains sous l'eau chaude, les savonna, les rinça, tira un bon mètre de tissu propre sur le distributeur mural et s'essuya méticuleusement. Puis il sortit un peigne de sa poche et entreprit de rectifier sa

coiffure. A cet instant, je surgis derrière lui. Il croisa mon regard dans le miroir, me dévisagea longuement, s'égoutta les mains, rempocha son peigne.

Sous mon manteau, je serrais un couteau. J'en plantai la lame dans le dos de l'homme, juste sous l'omoplate gauche. Il s'affala dans mes bras silencieusement, comme une chiffonnette. Je retirai le couteau : la plaie ne saignait pratiquement pas. Elle était si mince et si droite qu'on eût dit que l'imperméable avait été déchiré d'un coup de ciseau. J'empoignai l'homme sous les aisselles pour le traîner dans une cabine. La tête, inerte, roulait d'une épaule à l'autre, comme celle d'un ivrogne endormi. Je fis main basse sur le portefeuille puis m'assurai que la victime ne portait pas d'armes, ni aucun autre élément qui pourrait contribuer à son identification.

Je rinçai soigneusement le couteau. Je le fis glisser dans son étui de cuir que je rangeai dans la poche intérieure de mon pardessus. Je sortis des toilettes, marchant d'un bon pas, mais sans précipitation. Je longeai le premier quai, montai dans un train, traversai quelques voitures et redescendis. Je répétai la manœuvre à quatre reprises, en changeant de quai et de train. Je fis même mine une fois de poser mes affaires et de m'installer en attendant le départ. Ayant ainsi déjoué la vigilance de mes poursuivants, j'allai m'asseoir au fond d'une brasserie où je commandai un croque-monsieur et deux œufs sur le plat.

Je ne voudrais pas qu'on se méprenne sur mon compte. Tuer ne m'est pas agréable. Mais le meurtre est le tribut qu'il me faut de temps à autre payer pour assurer ma tranquillité. En fait, ma première faute a précipité ma destinée. C'est depuis ce jour que je tente d'échapper à ceux que les forces de l'ordre ont lancé à ma recherche. Malgré toute mon ingéniosité, je ne peux pas toujours les semer en me perdant dans la cohue des voyageurs. Parfois, j'en suis réduit à éliminer les plus audacieux. Je vrille la lame de mon couteau dans leur dos ou dans leur ventre, je les traîne dans un coin, où je les abandonne, apparemment endormis.

En toutes circonstances, il me faut multiplier les précautions, accumuler les fausses pistes. Je me suis constitué au fil de mes larcins une réserve d'identités. Je ne compte plus les passeports ou les permis de conduire qui s'entassent au fond de mon sac de voyage. J'ai détaché sur chacun la photo auquel j'ai substitué mon portrait. Le travail est si minutieux qu'il est nécessaire d'élever la page en pleine lumière pour apercevoir le point de colle en transparence. Ainsi je ne me soucie plus de préserver mon anonymat. Je peux être X. ici et Y. cent mètres plus loin. Je n'ai de compte à rendre à personne et, quand bien même ce serait le cas, j'aurais toujours la ressource de présenter les papiers d'un autre, dont le nom ne figure sur aucune liste.

Seul mon visage m'accuse encore, si peu à vrai dire que la pensée que je pourrais être reconnu a cessé de m'inspirer de la crainte. J'ai appris à en dissimuler les traits les plus saillants. Mon front

qu'on disait proéminent disparaît sous le rebord de mon chapeau. Ma lèvre s'orne maintenant d'une petite moustache que j'entretiens à grands frais. Le dimanche, je la fais couper et enduire de cosmétique dans un salon près de la gare. A l'occasion, je ne dédaigne pas de fumer un cigare avec le barbier. Ma stature générale a changé : mes nouvelles habitudes m'ont fait perdre du poids. Mes complets devenaient si larges que j'ai dû les remplacer un à un. J'ai choisi des couleurs sombres, discrètes, que j'assortis avec des cravates rouges ou bleues. Je porte des chaussures confortables, faites pour la marche.

Je ne me leurre pas : entre toutes ces précautions, c'est la mobilité permanente que je m'impose qui est la meilleure garante de ma liberté. Il ne s'écoule pas une semaine sans que je passe la frontière d'un état. J'emprunte pour cela des chemins forestiers, connus seulement d'une poignée de chasseurs. Je cours dans les feuillages, mon sac à l'épaule, indifférent aux branches qui me griffent le visage. Je saute d'un bond de minces ruisseaux qui serpentent entre les arbres. Bientôt, je ralentis le pas. Je rejoins une route que je suis jusqu'à la bourgade la plus proche.

Chaque ville ressemble à toutes les autres. J'ai pu m'en persuader au cours de mes voyages incessants. Aussi ne suis-je jamais dépaysé bien longtemps quand je retrouve le quadrillage monotone des rues et des allées, les hôtels délabrés, le port où s'affairent les dockers, la gare et ses alentours interlopes, rassurants par leur classicisme. Je repère en quelques heures les gargotes où l'on peut manger pour trois sous, le barbier qui procédera à mon office dominical, le stade où j'irai m'ennuyer, devant le spectacle affligeant des joueurs et des balles.

Malgré mes tribulations perpétuelles et la foule d'identités que je tiens au fond de mon sac, malgré mes continuels déménagements et la transformation de mon apparence, l'on me suit toujours et je ne me sens nulle part en sécurité. Peut-être faudrait-il pour cela que je prenne des mesures plus radicales que les palliatifs dont je me contente aujourd'hui, que je traverse les océans, que j'aie me perdre dans des contrées dont j'ignore jusqu'à l'existence. Peut-être suffirait-il que je choisisse un gîte, n'importe lequel, au fond d'une grange ou d'une chambre d'hôtel, et que je m'y terre sans jamais sortir.

Je ne puis pas dire que ce mode de vie me convienne mais je suis forcé d'admettre qu'il présente des avantages. En fuyant toujours, j'ai la certitude de tenir mes poursuivants à distance. Ils réalisent, lorsqu'ils croient m'avoir débusqué et s'apprêtent à m'interpeller, que je suis déjà loin, que dans le temps qu'il leur a fallu pour retrouver ma trace, j'ai mis le cap sur une nouvelle destination où je ne séjournerai pas plus longtemps. J'aime à me dire que la proie n'est pas celle que l'on croit, que la chasse n'en est pas une, n'est qu'une parodie de chasse, où le gibier est cent fois plus rusé que ceux qui le traquent.

Pourtant, le temps qui passe ne m'apporte pas le calme que je serais en droit d'attendre. La menace refuse de s'éteindre sous les apaisements que je lui prodigue. Plus souvent qu'à mon tour, j'ai été pris dans une descente de police, dans une rafle à la sortie du stade. J'ai beau avoir confiance dans mes stratagèmes, je ne puis me défendre d'une certaine gêne, propre à susciter le doute dans l'esprit des gendarmes. Heureusement, je n'ai jamais été vraiment inquiété jusqu'ici.

Le mois dernier, cependant, il m'arriva une aventure qui acheva de me persuader de la fragilité de ma situation. J'étais au volant d'une voiture de location, pour laquelle j'avais payé d'avance. Je roulais lentement, soucieux de respecter le code de la route. Je vis soudain apparaître dans mon rétroviseur deux motards que je reconnus à leur casque blanc qui brillait sous le soleil. Je ralentis encore ma vitesse ; j'avais à cet instant l'espoir qu'ils me dépasseraient sans même me jeter un regard. Ce ne fut pas le cas. Une fois à ma hauteur, le premier se déporta sur la gauche. Il me fit signe de me rabattre sur le bas-côté, pendant que le second nous dépassait en faisant rugir le moteur de son véhicule et venait me barrer la route.

Je m'étais souvent figuré cette scène. Pour peu qu'ils aient recoupé mon signalement avec celui de l'homme qui avait loué une voiture la veille dans un bureau des environs de la gare, les motards pouvaient parfaitement m'avoir identifié. Je n'eus guère de temps pour mettre au point une stratégie. Je choisis de feindre la surprise. Je m'arrêtai et coupai le moteur le plus naturellement du monde. Le premier policier vint à ma rencontre. Je descendis la vitre. « Simple contrôle de routine, monsieur, dit-il. Pourrais-je voir vos papiers ? » Je les lui présentai en y joignant ceux que m'avait donnés l'agence de location. Je voyageai alors sous une identité dont j'étais à peu près sûr. La patine des ans avait même recouvert ma photo sur la carte, comme si j'en avais toujours été le seul titulaire.

Le motard prit son temps pour examiner les papiers que je lui tendais. Son collègue avait lui aussi garé sa moto au bord de la route et s'avancé vers nous à pas lourds. Le soleil qui se reflétait violemment sur la visière de son casque lui donnait un air étrange, presque surnaturel. Le policier inspecta d'abord les papiers du véhicule puis le permis de conduire dont il compara la photo à celle qui figurait sur la carte d'identité. Je craignis un instant qu'il ne les élevât à la lumière mais il n'en fit rien. Il me remit le tout. « Tout est en règle, annonça-t-il en portant la main à la tempe. Avec nos excuses. Bonne journée monsieur. »

Les motards firent demi-tour et se dirigèrent vers leurs montures. Je me penchai sur le siège du passager, ouvris la boîte à gants, refermai la main sur la crosse du revolver qui s'y trouvait, caché sous une pile de cartes routières. Le cran de sûreté était mis. Je le fis sauter dans un petit claquement sec, couvert par le ronronnement de l'air conditionné. Je ne tirai que deux balles. La première faucha l'un des motards tandis qu'il enfourchait son engin. Il s'écroula et, sous son poids, sa moto tomba



avec lui. La seconde atteignit le deuxième motard en pleine tête. Elle traversa la gangue de plastique du casque et se ficha au-dessus du sourcil gauche.

Je ne m'attardai pas. Je remis la sécurité, rangeai l'arme dans la boîte à gants, remontai la fenêtre, démarrai. Quelques kilomètres plus loin, j'enterrai les papiers dans la forêt. J'abandonnai la voiture sur un parking, au bord d'une aire de repos. Puis je coupai à travers champs pour rejoindre un village tout proche. Je me fis indiquer la gare, où je montai à bord d'un omnibus.

Cette alerte exceptée, les derniers mois ont été plutôt calmes et m'ont laissé du temps pour réfléchir. De tous les éléments qui mériteraient d'être éclaircis dans cette affaire, l'un me préoccupe plus que les autres : je veux parler du silence de la presse et de la télévision. On dirait qu'ils ignorent jusqu'à mon existence. Dans aucune bibliothèque, je n'ai trouvé une ligne sur l'incident qui déclencha toute l'affaire. De même, les meurtres que je commets deci delà sont relatés en quelques maigres paragraphes. Je parcours chaque matin les principaux quotidiens. Attablé devant un café et une corbeille de croissants, je me reporte aux premières pages, celles-là qui devraient raisonnablement évoquer mon parcours. Mais les colonnes sont emplies d'histoires futiles, tout juste bonnes à exciter la morbidité des lecteurs.

Que l'on n'aille surtout pas imaginer que j'accorde une quelconque importance à la relation de mes faits et gestes. Je me fiche que mon nom ne soit jamais cité : je ne cherche pas la renommée, et encore moins la gloire. Je me dis pourtant qu'il serait précieux de connaître l'opinion de mes poursuivants et l'état d'avancement de leurs investigations. Je ne me cacherais que mieux si je savais où l'on me cherche. Mais je dois me faire à cette idée que mes adversaires ont choisi de se taire. Ils aiment mieux prolonger l'expectative que lâcher des renseignements qui pourraient se retourner en ma faveur.

Je m'attendais également à voir partout sur les murs mon portrait placardé. Je pensais être assourdi par la rumeur publique, par les appels à témoins, par le grondement de la foule. Au lieu de cela, mes regards ne soutiennent que l'indifférence des passants, l'apathie des hôteliers ou la morne déchéance des matelots. Mon signalement n'est diffusé nulle part. Je n'ai pas d'existence officielle. Aux yeux du monde, mes crimes ne sont perpétrés que par des rôdeurs, des ivrognes ou des déséquilibrés. Personne ne les relie entre eux, personne ne discerne le fil directeur de cette succession de morts qui n'a de désordonnée que l'apparence. Là encore, je devine le calcul de la police qui entend m'éprouver et me pousser à la faute. Je me sens toutefois de taille à affronter le silence. Car je ne réclame pas la lumière mais l'obscurité ; je ne demande pas à être célèbre mais à me fondre dans l'anonymat.

Un autre que moi aurait déjà succombé sous la pression de l'isolement. Se sentant suivi, surveillé, cerné de toutes parts, il aurait eu tôt fait de confesser leurs actes. Je l'imagine poussant la porte du

commissariat, s'accusant de crimes fictifs, endossant jusqu'aux méfaits de meurtriers moins fragiles. Quant à moi, je reste fidèle à ma ligne. Je ne crois que ce que je vois et me garde bien d'échafauder des scénarios sur des impressions fugaces, cueillies sur le visage des passants. C'est en vain qu'on guetterait une de mes défaillances.

J'ignore comment tout ceci finira. L'idée même du renoncement m'est étrangère. A certains moments, ma capture m'apparaît imminente. Pourtant, j'ai toujours réussi par quelque pirouette à éloigner l'échéance. Mais peut-être la chance m'abandonnera-t-elle un jour. Un policier plus observateur que les autres remarquera mes papiers maquillés. Il me fera descendre de voiture, croiser les mains derrière la nuque. Il appellera des renforts et l'on m'emmènera entre deux gendarmes, menottes aux poignets. Les journaux m'accorderont enfin la place qui me revient : ils remonteront patiemment dans la série de mes crimes et isoleront la faute qui me mit en fuite. Mon portrait s'étalera sur les couvertures des magazines ; chacun se souviendra avoir été bousculé par un homme pressé, dont le visage disparaissait sous un feutre et qui oublia de marmonner un mot d'excuse.

A d'autres moments, je ne doute pas d'échapper indéfiniment aux recherches. Les jours se succèdent ; le jeu sur les stades n'a pas cessé de m'ennuyer ; les abords de la gare sont toujours aussi glauques. Les années passent et rien ne vient. Si j'étais moins avisé, je penserais que mes exactions ont été oubliées. Alors je ne risquerais plus rien à sortir nu-tête, à demander du feu aux passants, à dormir une semaine pleine dans le même hôtel. Mais je dois être sévère et ne pas laisser la tentation développer son insidieuse action. La vérité est que mes actes ne peuvent s'oublier. J'en porterai éternellement le poids, quand bien même les policiers qui me donnent la chasse seraient morts sur mes talons.

Cependant, j'appelle parfois de mes vœux le dénouement de cette histoire. Tout nouvel accès de faiblesse de ma part demande, pour être réparé, un effort de volonté accru dont je ne serai bientôt plus capable. Hier, je lisais la presse, assis sur un banc, dans un grand square du nord de la ville, lorsqu'une fillette vint troubler ma lecture pour réclamer mon aide. Son cerf-volant, qui représentait un chat aux longues moustaches noires, était trop lourd pour elle, si bien que la moindre saute de vent menaçait de l'emporter. Je me prêtais de bonne grâce à sa requête. Nous jouâmes tout une heure, courant côte à côte en riant sur les pelouses du parc. A la tombée de la nuit, ma nouvelle amie dut rentrer. Avant de partir, elle voulut connaître mon prénom. N'importe lequel aurait fait l'affaire mais je commis l'imprudence de lui donner le bon.

La mort dans l'âme, je suivis la fillette. Elle habitait loin du parc, dans un quartier résidentiel que je ne fréquente guère. Je la rattrapai au moment où elle s'engageait dans une ruelle mal éclairée. Elle sourit en me voyant et prononça mon prénom à mi-voix, comme si nous n'avions pas cessé de discuter

depuis le moment où nous nous étions quittés. Je serrai mes mains autour de son cou, tristement mais si vite qu'elle n'eut pas le temps de crier. Elle mourut entre mes bras. Le cerf-volant en tombant recouvrit son visage.

FIN

## **Du même auteur (Editions Antoine Bello / Gallimard)**

### **Les funambules (recueil de nouvelles)**

Cinq nouvelles racontant la quête de personnages lancés à la poursuite d'une perfection inaccessible : Kreuzer le sculpteur de mannequins de bois, Soltino le funambule, Jim Mute l'astronaute, Igor Krybolski le joueur de quilles, Maximilien Zu le romancier minimaliste.

Prix de la Vocation Bleustein-Blanchet 1996

### **Eloge de la pièce manquante (roman)**

Le puzzle de vitesse, devenu le sport favori du grand public, est le terrain de chasse d'un tueur en série. Cinquante pièces dans le désordre composent ce polar ludique et atypique qui rompt avec les codes du genre. Saurez-vous reconstituer le puzzle ?

### **Les falsificateurs (roman)**

Un jeune Islandais, Sliv Dartunhuver, découvre que son employeur sert de paravent à une organisation secrète internationale, le CFR, qui falsifie la réalité et réécrit l'histoire. Dans quel but ? C'est ce qu'il va s'efforcer de découvrir.

### **Les éclaireurs (roman)**

La suite des *Falsificateurs*. Sliv poursuit son ascension au sein du CFR et se trouve embarqué malgré lui dans la plus grande supercherie du siècle.

Prix France Culture Telerama 2010.

### **Enquête sur la disparition d'Emilie Brunet (roman)**

Achille Dunot enquête sur la disparition d'une riche héritière. Problème : Achille est amnésique et oublie pendant la nuit ce qu'il a fait la veille. Ce grand amateur d'Agatha Christie tient un journal, sorte de roman policier dont il est à la fois l'auteur, le lecteur et le personnage principal.

### **Mateo (roman)**

Mateo Lemoine est un prodige du football. À dix-huit ans, il surprend son entourage et ses fans en s'inscrivant à la fac de Vernet, la petite ville où il vit avec sa mère, pour conquérir le titre universitaire

que son père, entraîneur de talent disparu prématurément, était sur le point de remporter avec sa mort. Ce roman, qui ne captivera pas seulement les amateurs de sport, est avant tout une parabole sur la volonté, le mérite et l'utilisation que chacun de nous fait des talents qu'il a reçus.

### **Roman américain (roman)**

Combien coûte une vie humaine ? À Destin Terrace, en Floride, le journaliste Vlad Eisinger enquête sur la pratique douteuse du life settlement qui consiste à revendre à des tiers des assurances-vie en viager. Dan Siver, un écrivain sans succès, décrit de l'intérieur les répercussions tragi-comiques des articles de Vlad sur les membres de la communauté de Destin. Un roman drôle et original, qui est à la fois une radiographie du capitalisme et une réflexion sur les armes propres à la littérature pour comprendre notre monde.

### **Les producteurs (roman)**

Suite et fin de la trilogie des *Falsificateurs*.

### **Ada (roman)**

Frank Logan, policier dans la Silicon Valley, est chargé d'une affaire un peu particulière : une intelligence artificielle révolutionnaire, a disparu de la salle hermétique où elle était enfermée. Baptisé Ada, ce programme informatique a été conçu par la société Turing Corp. pour écrire des romans à l'eau de rose.

## **Du même auteur (inédits eBook)**

### **L'Actualité (nouvelle)**

Le lancement d'un nouveau quotidien est toujours un événement. Surtout quand son éditeur se vante qu'un pourcent des informations qu'il contient sont fausses...

### **Légendes (nouvelle)**

Un fonctionnaire des services secrets britanniques est chargé de faire vivre un stock de légendes – ces identités jetables qu'endossent les espions pour les besoins de leurs missions.

### **Reclus (nouvelle)**

Un homme se terre dans une chambre d'hôtel et médite sur les circonstances qui l'ont conduit à quitter le monde.

### **En fuite (nouvelle)**

Un homme fuit. A qui et à quoi cherche-t-il à échapper ? Le sait-il lui-même ?

### **Les jumelles de M. Luigi (nouvelle)**

Un jeune joueur de cartes du Missouri est engagé par le champion du monde pour l'aider à conserver son titre.

### **Amérique (roman)**

Un brillant chirurgien est chargé d'enrayer une épidémie qui décime le pays. Manque de chance, il tombe amoureux... Ce premier roman écrit à vingt ans charmera ceux qui aiment Boris Vian, les grands sentiments et le plaisir des mots.